

croît superficiel, peut-être peu sincère, ou bien c'est qu'il l'est devenu à la suite d'une crise aiguë de pessimisme qui l'a fait renoncer à l'homme et à toutes ses richesses : mais quel christianisme est-ce là ?

Dostoïevski, lui, est un génie à la fois profondément humain (ne disons pas humaniste, le mot étant équivoque) et profondément chrétien ; et il est l'un par l'autre. Quoi qu'on pense de son « orthodoxie », qui est doublement en cause, la chose ne paraît pas niable. Son christianisme est authentique, c'est, au fond, celui même de l'Évangile, et c'est ce christianisme qui, par delà ses dons prodigieux de psychologue, communique tant de profondeur à sa vision de l'homme. « Il voyait la lumière du Christ. »

CHAPITRE DEUXIÈME

FAILLITE DE L'ATHÉISME

L'œuvre de Dostoïevski foisonne d'athées. Il y en a de tous les types, depuis l'athée vulgaire, comme le vieux Fiodor Pavlovitch, jusqu'à l'athée mystique, comme ce malheureux Kirillov. Fiodor Pavlovitch, le père des trois Karamazov, est tout prêt à croire ce que lui assure Ivan, qu'il n'y a ni Dieu, ni immortalité. La question ne le trouble guère, à vrai dire. Mais, s'il n'y a vraiment pas de Dieu, alors c'est une raison de plus pour se débarrasser de ces maudits moines dont les champs voisins feraient bien son affaire. Seulement — il n'y avait pas pensé tout d'abord — comment tiendra l'ordre social grâce auquel il peut déguster en paix son cognac ? Entre le « progrès » à faire avancer et la « civilisation » à maintenir, le vieux est perplexe. Laissons-le ruminer son cas de conscience en s'aidant d'un nouveau petit verre¹. Cet aspect

(1) *Les Frères Karamazov*, t. I, p. 145-147. Dostoïevski n'exerce pas moins sa satire sur les partisans de Dieu par conformisme politique. *Les Possédés*, tr. Derély, t. 2, p. 104 (Von Lembke à sa femme) : « Je ne permettrai pas la négation de Dieu, cria-t-il, je fermerai votre salon aussi antinational qu'antireligieux ; croire en Dieu est une obligation pour un gouverneur, et par conséquent aussi pour sa femme. »

de son ignoble personnage n'a pas lieu de nous retenir.

Nous ne passerons pas en revue la riche galerie dont il n'est qu'une des moindres figures¹. Puisque aussi bien l'objet de notre étude n'est pas en Dostoïevski le psychologue, il nous suffira de dégager, en analysant quelques-uns des cas les plus significatifs, les principaux types d'athéisme dont il montre successivement la faillite. Idéal de l'« homme-Dieu », idéal de la « Tour de Babel », idéal du « palais de cristal » : servons-nous de ces trois images qui nous sont proposées, pour désigner l'idéal spirituel de l'individu qui s'élève au-dessus de toute loi, l'idéal social du révolutionnaire qui veut assurer sans Dieu le bonheur des hommes, enfin l'idéal rationnel du philosophe qui repousse tout mystère. Dans la réalité concrète de l'univers dostoïevskien, ces trois types — types de foi retournée plutôt que de pure incroyance² — s'entremêlent en combinaisons variées. Leur examen sommaire nous donnera l'occasion de constater quelques-unes de ces intuitions divinatoires qui font de Dostoïevski un prophète, on pourrait dire aussi : un juge de notre temps.

(1) On peut se reporter pour cela aux deux articles, d'une psychologie très fouillée, que le R. P. Stanislas de Lestapis a consacrés, dans les *Études* de 1937, t. 233, au *Problème de l'athéisme vu par Dostoïevski*.

(2) Cf. *L'Idiot*, t. II, p. 971 : « Nos compatriotes ne deviennent pas simplement athées, ils ont foi dans l'athéisme, comme si c'était une nouvelle religion... Tant nous avons soif de croire ! »

I

L'homme-Dieu.

Voici d'abord Raskolnikov, le plus faible de nos « hommes-dieux ». Raskolnikov, ou le nietzschéen manqué¹. Cet étudiant misérable, enfermé dans sa petite chambre de Pétersbourg, a conçu une idée, une « idée capitale ». Elle a fait l'objet d'un article, qu'il résumera plus tard au juge d'instruction Porphyre Pétrovitch, en l'accompagnant d'une exégèse rassurante. Selon lui, les hommes se divisent en deux catégories : « l'une inférieure, celle des hommes ordinaires qui n'existent qu'en tant que matériaux servant à la procréation d'êtres semblables à eux ; l'autre, celle des hommes qui ont reçu le don de prononcer dans leur milieu une parole nouvelle ». Les premiers n'ont qu'un devoir : obéir, et c'est d'ailleurs là que les porte leur inclination ; les seconds doivent transgresser la loi, car une force exige en eux la destruction du présent au nom de quelque chose de meilleur. Ils peuvent être honnis de leurs contemporains, mais ils sont maîtres de l'avenir².

(1) Charles Andler estimait avec raison que l'immoralisme anarchiste de personnages tels que le prince Walkousky, dans *Humiliés et offensés*, est loin de Nietzsche : « Quand le cynisme de ces privilégiés s'enhardit à des professions de foi, elles sont tout au plus stirnériennes. » Aussi les laissons-nous hors de notre perspective. Cependant, ajoutait-il, avec un Raskolnikov « nous nous rapprochons de la zone la plus dangereuse de l'immoralisme nietzschéen ». *Nietzsche et Dostoïevski*, loc. cit., p. 6. Il est à remarquer que Raskolnikov semble avoir des alternances de foi et de négation selon qu'il est plus ou moins sous l'obsession de son idée.

(2) *Crime et châtiment*, t. I, p. 267-268.

Telle est la théorie. On sait comment Raskolnikov l'applique, se persuadant qu'il est un de ces hommes supérieurs, prédestinés. Mais aussitôt commis l'assassinat, le pauvre jeune homme aperçoit ce qu'il est. « Ce n'est pas une créature humaine que j'ai tuée, se dit-il dans son délire, mais un principe, le principe ; je l'ai bien assassiné mais quant à passer par-dessus, je n'y suis point parvenu... » Et son dépit le fait se flageller d'injures : « Eh ! je suis une vermine et rien de plus, s'écria-t-il soudain en éclatant de rire comme un insensé. Oui, en effet, je suis une vermine... Oui, oui, parce que je suis peut-être quelque chose de plus ignoble encore, de plus répugnant que la vermine que j'ai tuée, parce que d'avance, je pressentais que je me dirais cela une fois que je l'aurais tuée ! » Il n'a pas tenu le coup, il n'était pas capable de tenir le coup, il n'était pas, comme d'autres le furent « un vrai maître, à qui tout est permis » : longtemps après, alors qu'il s'est dénoncé lui-même et qu'il se trouve au bagne, cette seule pensée le tourmente. Il ne se repent pas de son crime. Songeant à d'autres assassins, il se dit : « Ces gens-là ont continué dans leur voie, c'est ce qui les a justifiés ; tandis que moi, je n'ai pas pu y tenir, par conséquent je n'avais pas le droit de me résoudre à cette tentative. »

« Ainsi donc c'était cela qu'il avouait sa faute : le seul fait de n'avoir pu tenir et d'être allé se dénoncer. » Il avait fait un essai, et son essai avait déposé contre lui¹.

Est-ce là toute la morale de l'auteur ? Plusieurs l'ont pensé. Après avoir rappelé que Nietzsche « a considéré le crime comme nécessaire à la grandeur humaine », Charles Andler ajoutait : « Encore cette audace... a-t-elle, selon Dostoïevski, besoin du succès. L'impuissant qui tue et dévalise une vieille femme pour sortir de la misère

(1) *Op. cit.*, t. I, p. 281-282.

(2) *Op. cit.*, t. 2, p. 552 et 553 ; cf. p. 426 : « Ce n'était pas le besoin d'argent qui m'était le plus sensible quand j'ai tué, j'avais besoin d'argent moins que d'autre chose... Je devais savoir alors, et le plus promptement possible, si j'étais une vermine comme les autres

n'a pas droit au crime, parce qu'il n'a pas l'étoffe d'un grand conquérant. Bourrelé de remords, il restera confondu dans la basse « pègre » vouée aux travaux forcés¹. » C'est ainsi que, dans le roman même, le sinistre Svidrigailov, s'adressant à la sœur du pauvre assassin, tire la moralité de l'histoire². Mais Svidrigailov n'en a pas connu l'épilogue, ce moment ultime où, sous l'influence persévérante de Sonia, le cœur du condamné renaît à la vie en trouvant le repentir. Si d'ailleurs il l'avait connu, tout fait présumer que ce viveur ne l'aurait pas compris. Il est plus étonnant que Léon Chestov s'y soit trompé. Selon lui, Dostoïevski ne reprocherait à son héros que sa faiblesse : s'il lui fait entrevoir, tout à la fin, une nouvelle vie, c'est une vie où son malheur sera justifié, où il verra qu'il avait raison de ne pas se repentir et qu'un sûr instinct le guidait lorsqu'il ne se sentait pas coupable³. On peut dire que dans cette hypothèse, l'échec de Raskolnikov praticien n'infirme en rien la thèse de Raskolnikov auteur. Au contraire, sa conversion le rassure enfin pleinement sur sa théorie et il va désormais, dans la sérénité retrouvée,

ou un homme. Pourrais-je franchir l'obstacle ou ne le pourrais-je pas ? me suis-je alors demandé... Suis-je une créature tremblante, ou bien ai-je le droit... Alors que je me rendais chez la vieille, je ne voulais que tenter un essai... C'est moi que j'ai tué, non point la vieille ! »

(1) Andler, *loc. cit.*, p. 8.

(2) *Crime et châtiment*, t. II, p. 499-500 : « Il avait là-dessus sa petite théorie... Il s'est laissé entraîner par cette considération que les hommes de génie ne prêtent jamais attention aux cas personnels d'injustice, mais qu'ils passent outre et ne s'embarrassent pas de si peu. Il s'est imaginé, je crois, qu'il était un homme de génie — ou du moins il en a été convaincu pendant un certain temps. Il a beaucoup souffert et souffre encore maintenant de penser qu'il a su concevoir une théorie et qu'il n'a pu sans hésitation passer outre au cas particulier, par conséquent de s'apercevoir qu'il n'est pas un homme de génie... »

(3) Léon Chestov, *La Philosophie de la tragédie*, p. 116-118. Ayant cité ces paroles : « Il ne se repentait pas d'avoir commis son crime », Chestov ajoute qu'elles sont « la conclusion de l'affreuse histoire de Raskolnikov ». Ce qui induit ici Chestov en erreur, c'est toujours sa persuasion que la pensée de Dostoïevski est déjà nietzschéenne, bien qu'il n'ose l'exprimer sans certains artifices et certains reculs, qui ne sont qu'exotérisme.

rêver d'une existence où son caractère, mieux trempé, pourrait supporter le crime, où sa volonté de puissance serait satisfaite. Il va rêver d'un monde où l'égoïsme de l'homme fort pourrait être vécu au grand jour. Telle est à peu près l'interprétation de Chestov. C'est méconnaître totalement l'intention du romancier. Loin qu'il faille interpréter le dernier épisode, au rebours de son sens le plus naturel, par les sentiments précédents de Raskolnikov, il convient de projeter sa lumière sur le passé, pour y discerner déjà les prodromes secrets de la conversion. Dostoïevski nous montre Raskolnikov au bain, peu avant l'entrevue suprême avec Sonia, repassant toujours en lui son histoire comme un cauchemar, toujours inaccessible au repentir. Ce n'est pas qu'il le repousse, ce repentir, au contraire ! Il soupire après lui, si brûlant qu'il doive être, comme le cerf altéré soupire après l'eau vive. Mais le repentir ne le visite pas... Cependant,

...une pensée aussi le faisait souffrir : pourquoi ne s'était-il pas tué alors ? Pourquoi, lorsqu'il avait regardé le fleuve rouler sous le pont, avait-il préféré se dénoncer ? Le désir de vivre est-il donc si fort et si difficile à vaincre ?

Il se tourmentait à se poser des questions et ne pouvait comprendre que déjà même, alors qu'il se tenait penché sur le fleuve, il pressentait peut-être en lui et dans ses convictions une erreur profonde. Il ne comprenait pas que ce sentiment pouvait être l'annonciateur d'une crise future dans sa vie, de sa résurrection future et d'une nouvelle façon pour lui de considérer l'existence¹...

Le fait qu'il est un nietzschéen manqué ne change donc rien d'essentiel à la donnée du problème que Raskolnikov doit résoudre. Il ne fait qu'introduire un élément nouveau

(1) *Crime et Châtiment*, t. II, p. 554. M. Charles Ledré a parfaitement dégagé l'idée profonde de Dostoïevski dans son article cité plus haut de *La Vie intellectuelle*, t. 41, p. 146 : « Tout le débat, le vrai débat... va consister à le ramener (Raskolnikov) du plan idéologique et « surhomme » où il s'est indûment hissé, où il croit toujours que d'aucuns peuvent se hisser, où il comprend seulement qu'il ne méritait pas de se hisser — au plan simplement humain, au plan moral et universel que domine l'éternelle parole : Tu ne tueras pas. »

de pathétique dont le réalisme de Dostoïevski sait bien qu'il doit être en pareil cas la loi. L'impuissance dont si longtemps son héros se dépote, n'entre pour rien dans la solution finale. « Suis-je capable de me dépasser, ou non ? » se demande-t-il un jour, au cours d'un de ses cruels examens de conscience. Encore une de ses formules nietzschéennes ! Mais au sens où il l'entend, qui est le sens de Nietzsche, nul homme n'est capable de se dépasser. Ce n'est pas parce qu'il est faible, c'est parce qu'il est homme que Raskolnikov doit enfin reconnaître la vérité sur l'homme, et, pour trouver la vie divine, renoncer à faire le dieu.

D'autres, plus forts que l'étudiant pétersbourgeois, sont également vaincus. Mais ce n'est pas par la miséricorde. L'orgueil luciférien d'un Stavroguine aboutit au suicide et ce dénouement tragique exprime le suicide spirituel de l'être qui s'est refusé à l'Être et qui a voulu superbement son vide¹. Ivan Fiodorovitch, lui, est victime d'un mauvais tour ! Il ne croit pas en Dieu, mais le diable s'impose à lui. Il s'est menti à lui-même, et l'esprit du

(1) *Les Possédés*, t. II, p. 362-363. Ce « vide », cette « terrible froideur » de Stavroguine ont été commentés par Romano Guardini, qui a reconnu dans le héros des *Possédés* « l'incarnation du plus ténébreux des livres de Kierkegaard : *La Concept de l'angoisse* ». « La série des degrés d'angoisse, dit-il, le processus d'oblitération progressive, le néant et le démoniaque apparaissent ici dans un relief d'exemple. » « Stavroguine, dit encore Guardini, ne s'engage pas, il n'est pas lié. Il est comme le destin de ses semblables, mais aucun destin ne vient l'influencer lui-même. Et certes il souffre terriblement de cet état de choses mais il ne cherche nullement à y remédier. Les hommes se dégradent à son contact, mais une force démoniaque le pousse à exercer malgré tout de l'influence, à enfoncer une idée, à libérer un mouvement. Et ceci non par désir d'une expérience, pour observer par exemple comment tel homme ou l'homme en général est bâti ; le motif ici n'est pas intellectuel, et d'ailleurs il n'y a en Stavroguine, au sens propre du mot, aucune curiosité. Ce qui le pousse, c'est un véritable instinct (Trieb) : le plaisir de tenir un peu de vie dans ses mains, de la dominer, de la torturer, de la détruire. Il sait qu'il commet une injustice, mais rien ne peut l'arrêter. Seulement cet instinct même est froid, et c'est ce qui donne l'impression d'une pure curiosité. » (Trad. Engelmann-Givord.)

mensonge le tient. C'est une hallucination, il s'en rend compte, c'est un fantôme de son esprit malade. Mais ce fantôme est son *double*, qui lui présente les pensées secrètes dont il a nourri sa conduite :

Comme Dieu et l'immortalité n'existent pas, il est permis à l'homme nouveau de devenir un homme-dieu, fût-il seul au monde à vivre ainsi. Il pourrait désormais, d'un cœur léger, s'affranchir des règles de la morale traditionnelle, auxquelles l'homme était assujéti comme un esclave. Pour Dieu, il n'existe pas de loi. Partout où Dieu se trouve, il est à sa place¹.

Dans ces deux scènes de l'hallucination d'Ivan, l'art de Dostoïevski atteint l'un de ses sommets. Des cliniciens vanteront leur vérité psychologique. Leur vérité spirituelle n'est pas moins admirable. C'est parce qu'il est malade qu'Ivan voit le diable, et voilà qui doit satisfaire les amateurs d'explications « positives ». N'avons-nous pas vu que Raskolnikov pourrait n'être, après tout, qu'un ambitieux déçu, inférieur à son rêve ? Nous verrons aussi qu'on peut rendre compte de tout le caractère de l'*Idiot* par une déficience psychique. Il y a toujours moyen, pour qui le veut, d'échapper à l'urgence du drame spirituel. Dostoïevski le sait, et il ne nous impose pas un merveilleux simpliste. Mais cette maladie du second Karamazov, avec la forme qu'elle prend, n'est-elle pas le terme fatal où l'a conduit sa vie mensongère ? N'exprime-t-elle pas au vif l'impossibilité où se trouve l'homme d'échapper à la loi de l'homme ? Certes, ce n'est là qu'un dédoublement de personnalité ! Le témoin qui se dresse n'en est que plus irrécusable et cette folie commençante est bien le plus authentique châtiement².

(1) *Les Frères Karamazov*, t. II, p. 651

(2) « Ce n'est pas une fièvre nerveuse, écrit Edouard Thurneysen, Dostoïevski ou les confins de l'homme, p. 160, ce sont ses démons qui détruisent Ivan, et Dostoïevski laisse le Diable rire sardoniquement des médecins qui veulent le guérir. Seul l'adolescent timide, le profond Alïocha comprend la maladie d'Ivan : « Les tortures d'une décision orgueilleuse, d'une profonde conscience ! Le Dieu auquel Ivan ne croyait pas et sa Vérité ont surmonté son cœur qui n'avait

Si l'on veut prétendre que Dostoïevski est de connivence avec un Raskolnikov, avec un Ivan, avec un Stavroguine, on peut le dire plus encore dans le cas d'un Kirillov. S'il est un de ses personnages dans lequel il se délivre d'une tentation réelle, sans doute est-ce bien celui-là. Et nul autre non plus ne symbolise une tentation plus semblable à la tentation nietzschéenne en ce qu'elle a, peut-on dire, de plus pur. Kirillov est une façon de mystique. Kirillov a pour le Christ un sentiment d'admiration fervente, et lorsqu'il allume la petite veilleuse devant son image, c'est ce sentiment qui inspire son geste, quoiqu'il s'excuse en disant que c'est pour réparer l'oubli d'une vieille femme. Il aime son prochain et se dévoue pour lui. Il est assoiffé d'abnégation et, en décidant son suicide, il a conscience de se sacrifier à son devoir. Bref « avec lui l'athéisme extrême rejoint la sainteté¹ ». Or, cet homme est un maniaque ; disons plus : c'est un fou. Dostoïevski ne pouvait mieux nous indiquer non seulement qu'il repousse en fin de compte son idée, mais qu'en ce type d'athéisme, plus encore qu'il ne condamne une faute, il dénonce une déviation métaphysique. Le plan de la morale est dépassé.

L'idée d'où part Kirillov est simple :

La vie se présente à l'homme, aujourd'hui, comme une souffrance et une terreur, et voilà ce qui le trompe. Aujourd'hui l'homme n'est pas encore ce qu'il deviendra. Il y aura un nouvel homme, heureux et fier. Celui auquel il sera indifférent de vivre ou de ne pas vivre, celui-là sera le nouvel homme ! Celui qui vaincra la souffrance et la terreur, sera lui-même un dieu. Et le Dieu de là-haut ne sera plus².

pas voulu se rendre »... Un rapprochement encore est inévitable. Cf. Albert Camus, *Le Mythe de Sisyphe*, p. 148 : « Comme Nietzsche, le plus célèbre des assassins de Dieu, il (Ivan) finit dans la folie. »

(1) Jacques Madaule, *Le Christianisme de Dostoïevski*, p. 175. « On peut se demander, ajoute Madaule, jusqu'à quel point, certains jours, Dostoïevski n'était pas prêt à donner raison à Kirillov. » Cf. Troyat, *op. cit.*, p. 491-492.

(2) *Les Possédés*, t. I, p. 119.

Car ce Dieu n'a jamais existé, en fait, que dans la conscience de l'homme. Il y est précisément cette peur de la mort qui le tient en servitude et dont il doit s'affranchir. Alors s'ouvrira la seconde phase de l'histoire humaine, sa phase divine. La première a commencé à partir du gorille, la seconde débutera par l'anéantissement de Dieu. Cependant, il faut quelqu'un qui ose commencer, il faut quelqu'un qui se tue pour tuer la peur de la mort, c'est-à-dire pour tuer Dieu :

— A présent, chacun peut faire qu'il n'y ait point de Dieu et qu'il n'y ait rien. Mais personne ne l'a encore fait.

— Il y a des millions de suicides.

— Mais jamais pour cela ; toujours avec la crainte, et non pas en vue de cet objet. Pas pour tuer la crainte. Celui qui se tuera uniquement pour tuer la crainte, à l'heure même il deviendra un dieu.

— Il n'en aura pas le temps, peut-être, remarquai-je.

— Cela ne fait rien, répondit-il doucement, avec une calme fierté, presque avec mépris¹.

Kirillov est à la fois le théoricien et le praticien de l'humanisme athée. Selon lui « il n'y a rien de plus élevé que l'idée de l'inexistence de Dieu ». Jusqu'à lui, les hommes n'ont cessé d'inventer Dieu « afin de pouvoir vivre sans se tuer ». Il va mettre fin à cette tradition ininterrompue. Il va briser cet esclavage. Il va proclamer le dieu-homme, il va en procurer l'avènement. Le dieu-homme, et non l'Homme-Dieu. Celui-là est déjà venu, il était l'être « le plus sublime de toute la terre », mais son sacrifice n'a pas apporté la délivrance, car il n'a pas su dissiper le mirage de la foi. Il est mort pour le mensonge. Cependant, il avait dit : « Il n'y a dans le monde aucun secret qui ne doive être dévoilé. » Kirillov se réclame de sa parole. Il va reprendre son œuvre. Il va, nouveau Christ, consommer son sacrifice. Il va se tuer :

Je manifesterai ma volonté ; je suis tenu de croire fermement

(1) *Les Possédés*, t. I, p. 120.

(2) *Op. cit.*, t. II, p. 305-307 ; p. 297 : « Je veux atteindre le point culminant de l'indépendance et je me tuerai » ; cf. t. I, p. 243.

que je ne crois pas. Je commencerai, je finirai et j'ouvrirai la porte. Et je sauverai. C'est cela seulement qui sauvera tous les hommes, et les transformera physiquement, dès la prochaine génération ; car dans leur état physique actuel, il me semble qu'il est impossible à l'homme de se passer de l'ancien Dieu...

Ainsi l'idée fixe déroule en lui sa logique, et l'on sent qu'il ira jusqu'au bout. Son enthousiasme sombre tient de l'envoûtement et du délire. Tel est l'homme en qui Dostoïevski a incarné sa plus haute idée du surhomme. Par ailleurs, Kirillov est sociable et bon. Il est sympathique¹. S'il pouvait lire au fond de son propre cœur, il se pourrait bien qu'il y lût tout autre chose que ses prétendues certitudes. Stavroguine et Verkhonvenski se moquent de lui. « Je parie que lorsque je reviendrai, vous croirez déjà en Dieu », lui dit le premier en prenant congé ; et le second, plus brutalement : « Vous êtes encore plus croyant qu'un pope ! » Verkhonvenski a peut-être raison. Remarquons aussi, la chose est capitale, que Kirillov n'est point sot et qu'en dehors du point qui l'obsède, il raisonne parfaitement. Comme Raskolnikov a décidé de tuer, il décide, lui, de se tuer. Son cas personnel est néanmoins très différent de celui de Raskolnikov, qui n'était pas à la hauteur de son idée. L'idée de Kirillov ne devient pas une manie parce qu'elle est tombée dans une pauvre cervelle, mais c'est l'homme qui devient maniaque par la vertu de l'idée folle qui est tombée en lui.

M. Paul Evdokimoff, *op. cit.*, p. 130, expose et juge avec profondeur l'ambition spirituelle qui guide Kirillov : « La liberté première précède la détermination et, en ce sens, elle est sans fondement, *ungrund*, elle est la liberté de, mais pas encore la liberté dans et par. Elle dégénère facilement en révolte, en anarchie de l'esprit, en appréciation arbitraire des valeurs. Kirillov la divinise en élevant l'arbitraire au niveau d'un attribut divin ; dans la liberté première il trouve l'objet de la liberté seconde, de sorte que la liberté dans le bien apparaît comme la liberté en elle-même. le bien et le moi s'identifient et donnent accès à l'homme-dieu de Kirillov. »

(1) Sur le plan de la vie courante, il est modeste. Ces qualités de l'ingénieur Kirillov ne sont-elles pas aussi celles qu'on remarquait chez le professeur Nietzsche, dans les hôtels où il prenait pension ?

Kirillov est une victime. « Son idée ne le délivre pas, mais le dévore¹. » Sa divinité le ronge.

Dostoïevski a repris à son compte l'expression qu'il avait mise sur les lèvres de Kirillov et qu'il avait prêtée ensuite au double d'Ivan. En elle il a résumé la caractéristique du temps qu'il sentait venir et de sa prétention. « Il se produit un choc, dit le *Journal d'un écrivain*, entre les deux idées les plus opposées au monde : l'Homme-Dieu a rencontré le dieu-homme². » Encore une fois, c'est l'aventure nietzschéenne³. C'est l'aventure multiforme de notre temps. On voit comment il l'a jugée.

(1) Evdokimoff, *op. cit.*, p. 73.

(2) *Journal d'un écrivain*, cité par Evdokimoff, p. 292.

(3) Kirillov constitue, selon la remarque de Romano Guardini, « un commentaire formel, une élucidation figurée de la philosophie, mieux, du message de salut de Zarathoustra... Ici et là, c'est l'auto-libération de l'angoisse et du ressentiment par un vouloir uniquement appliqué au fini et à l'en deçà ; c'est la lutte contre une volonté intime de tourment, la conscience de la potentialité de l'homme et de la capacité de renouvellement qui sommeille en lui ; c'est la définition de cet être comme quelque chose de physiquement et d'ontologiquement transformé où l'homme prendrait à son compte les prérogatives de Dieu ; c'est l'idée que le passage doit s'effectuer par l'horreur et la destruction et conduire à une existence dont la liberté et la joie ont pour nos âmes d'aujourd'hui quelque chose de terrible... ; et tout cela sortant de l'intime persuasion (en un sens mystique et prodigieux, mais tout ensemble absolument réel et intérieur au monde) qu'est venue l'heure du fini. Et dans les deux cas, il ne s'agit pas d'états d'âme et de sentiments qu'on pourrait dire occasionnels ou incontrôlés, mais bien d'une position parfaitement claire qui se traduit dans une attitude dépourvue d'équivoque et peut s'exprimer dans une construction conceptuelle très déterminée. » (Trad. Engelmann-Givord.)

II

La Tour de Babel.

Plus actuelle apparaît aux regards de tous l'aventure que symbolise la Tour de Babel. Dostoïevski adapte le vieux symbole biblique pour lui faire exprimer l'aventure socialiste, qu'il comprend dans un sens particulier. Pour lui « le socialisme, ce n'est pas seulement la question ouvrière, ou celle du quatrième état : c'est avant tout la question de l'athéisme, de son incarnation contemporaine ; c'est la question de la Tour de Babel, qui se construit sans Dieu, non pour atteindre les cieux depuis la terre, mais pour abaisser les cieux jusqu'à la terre¹. » On ne peut nier que l'histoire du plus fort courant de la pensée socialiste ne donne raison à cette définition, qui semblerait d'abord arbitraire². Cette Tour, disons-le tout de suite, l'homme est impuissant à la bâtir. Si ce n'est pas Dieu qui l'aide, il faudra donc que ce soient les démons. Elle sera l'œuvre de véritables *Possédés* ; et si ceux-ci n'y parviennent point eux-mêmes, alors d'autres, plus réalistes, s'adresseront en secret au Chef des armées du mal, à Satan. « La Tour de Babel restera sans doute inachevée comme la première, se dit le Grand Inquisiteur. Les hommes viendront nous trouver, après avoir peiné mille ans à la bâtir, et c'est nous qui l'achèverons³ ! » Dostoïevski nous propose donc deux formules de socialisme athée, toutes deux diaboliques : l'une, qui fait

(1) *Les Frères Karamazov*, t. I, p. 32.

(2) Voir supra, *Le Drame de l'humanisme athée*, ch. I.

(3) *Les Frères Karamazov*, t. I, p. 267.

l'objet du roman des *Possédés* ; l'autre, qu'expose le Grand Inquisiteur imaginé par Ivan, dans *Les Frères Karamazov*.

Les Possédés ne devaient d'abord être qu'un pamphlet. Dostoïevski se trouvait à Dresde lorsque son beau-frère, arrivé de Russie, lui raconta le meurtre récent de l'étudiant Ivanov, suspect de trahison, par la bande de Netchaeviens dont il avait fait partie¹. Cette nouvelle l'atterra. « Sa haine des idées nouvelles croissait de jour en jour. Il résolut de frapper un grand coup. Se servant des documents que publiait la presse », il se mit aussitôt à l'œuvre². Le roman porte les marques indubitables d'une telle origine : le meurtre de Chatov est le décalque de celui d'Ivanov ; Pierre Verkhonvenski, le chef de la bande terroriste, est une caricature de Netchaev ; Stavroguine reproduit quelques-uns des traits de Netchaev encore, mais surtout de Spiéchnev, ce conspirateur qui avait jadis entraîné le jeune Fiodor Michailovitch dans les voies périlleuses³. Mais bientôt l'écrivain est dominé par son sujet, il est emporté bien au delà de ce qu'il avait conçu. L'ouvrage se transforme et prend les proportions d'une épopée. Ce n'est plus un pamphlet politique, ni une satire sociale. C'est une descente au fond le plus ténébreux de l'âme humaine, et c'est en même temps le grand geste annonciateur où l'Europe lira son destin⁴. La fabulation peut prêter à la critique ; l'intrigue est lourdement, obscurément enchevêtrée ; le drame est quelquefois du mélodrame ; pris d'un certain biais,

(1) Dostoïevski, par sa femme Anna Grigorievna Dostolevskaja, p. 199-200.

(2) Troyat, *op. cit.*, p. 459-460.

(3) Berdiaev, *Les Sources et le sens du communisme russe*, p. 44 et 83. Kaminski, *Bakounine*, p. 250-268. Il y a encore d'autres « clés » : c'est ainsi que Dostoïevski profita de l'occasion pour ridiculiser Tourguéniev, qu'il détestait, en composant d'après lui le personnage du poète mendiant Karmazinov.

(4) Cf. Gide, *loc. cit.*, p. 277 : « *Les Possédés*, ce livre extraordinaire que je tiens, pour ma part, pour le plus puissant, le plus admirable du grand romancier. »

le personnage de Verkhonvenski apparaît d'une psychologie simpliste ; par l'atmosphère romantique où elle baigne encore, l'œuvre n'exprime pas la vérité sociale du grand bouleversement que la Russie devait connaître. Et « comment reconnaître le socialisme, dit Guardini, dans cette chose malpropre et décadente des *Possédés* ? Comment reconnaître la raison et la technique de l'Occident dans ce matérialisme démoniaque qu'on nous montre s'étalant partout ? » Mais sur le plan spirituel, Dostoïevski prend sa revanche : quelle puissance évocatrice ! et quelle profondeur dans le diagnostic ! Au reste, qu'on ne s'y trompe pas. S'il se montre féroce pour les révolutionnaires dont il burine les traits, il n'est pas moins impitoyable pour le monde que ceux-ci font crouler ; « moins que quiconque, a écrit Berdiaev, il se ferait le défenseur du vieux monde bourgeois ; en esprit, il est révolutionnaire ; mais il veut une révolution avec Dieu et avec le Christ¹. » Jusqu'avec ces démolisseurs qu'il exécra, quelque chose en son âme conspire, et la vision apocalyptique qui surgit devant lui ne tire pas toute sa substance des horreurs vécues dont il s'informe : elle procède aussi de ses propres « dispositions apocalyptiques² ».

Les socialistes révolutionnaires sont les héritiers des libéraux qui, à l'école de l'Occident, sont devenus athées³. « Anéantir Dieu », tel est le premier point de leur programme, le premier mot d'ordre qu'ils répandent par leurs tracts⁴. De cet athéisme, ils tirent les conséquences. Ne se contentant plus d'une vague croyance au progrès, ils entreprennent de construire l'humanité sans Dieu. Ils sont logiques ; « si Aliocha n'avait pas cru en Dieu,

(1) Berdiaev, *Les Sources et le sens du communisme russe*, p. 116.

(2) Cf. Berdiaev, *L'Esprit de Dostoïevski*, p. 268-269.

(3) *Les Possédés*, il ne faut pas l'oublier, sont d'abord un pamphlet contre les libéraux.

(4) *Les Possédés*, t. I, p. 275.

il se serait fait socialiste¹ ». Mais où cette logique va-t-elle les conduire ?

La première phase de leur travail est destructive : destruction de la vieille société (c'est à elle que nous assistons en lisant l'histoire des *Possédés*), destruction surtout de tout ce qui découlait de la foi en Dieu. Non seulement les cieux sont vidés, mais l'homme est désaffecté, plus rien en lui ne doit rappeler une origine transcendante et une destination sacrée. Il faut chasser tous les rêves. Alors, sur la base de la science, on pourra se mettre à la construction du nouvel édifice. On pourra organiser le bonheur de l'humanité. Stépan Trophimovitch l'avait célébré d'avance en un scénario dont il se promettait le plus grand succès. Il s'agit toujours de la fameuse Tour :

... Dans la dernière scène apparaît subitement la Tour de Babel, que des « athlètes » achèvent de construire en chantant l'hymne du nouvel espoir ; et quand elle se trouve déjà édifiée jusqu'au sommet, le possesseur — disons le Maître de l'Olympe — s'enfuit d'un air grotesque, et l'humanité, qui sait dès lors à quoi s'en tenir, prend sa place et commence aussitôt une ère nouvelle, en même temps qu'elle se forme une nouvelle conception de l'univers².

Seulement, affranchi de Dieu, l'homme sera-t-il libre pour autant ? Ceux qui veulent faire son bonheur comprennent bien vite qu'ils le devront faire malgré lui. Parmi les conjurés que Verkhonvenski a réunis, un seul a sérieusement réfléchi au problème ; un seul a conçu un plan complet pour ce qui doit suivre la révolution. C'est Chigalev. Il est le théoricien de la bande. Son système est simple ; il le résume en cette formule : « parti de la liberté illimitée, j'ai abouti au despotisme illimité ». Encore un fanatique, un maniaque, mais cette fois un maniaque réaliste. Il est arrivé à cette conclusion « que tous les inventeurs de systèmes sociaux, depuis les temps les plus recu-

(1) *Les Frères Karamazov*, t. I, p. 31-32.

(2) *Les Possédés*, t. I, p. 14.

lés jusqu'à cette année 187., ont été des rêveurs, diseurs de contes de fées, des niais qui se contredisaient eux-mêmes et n'entendaient rien à la science naturelle et à cet étrange animal qu'on appelle l'homme ». Qu'on divise donc l'humanité en deux parts : un dixième exercera sur les neuf autres dixièmes une autorité absolue. Telle est la condition nécessaire pour instaurer le paradis. Sans doute, comme on le lui suggère, il serait plus logique encore d'exterminer ces neuf dixièmes ; il ne resterait plus alors « qu'une poignée de gens instruits qui, en s'organisant d'après les principes scientifiques, vivraient pour toujours heureux ». Cette idée n'a qu'un défaut : elle est trop difficile à mettre en pratique. Aussi Chigalev revient-il en fin de compte à son paradis : « il ne peut en exister d'autre sur terre ». Si l'on veut organiser le bonheur de l'humanité, « rien ne peut remplacer le système exposé dans mon livre et il n'y a pas d'autre issue ; on ne trouvera rien d'autre¹ ». Il a raison. Pas moyen d'échapper à ses conclusions. Nul ne peut réfuter le chigalévisme²...

Dostoïevski entend par là nous suggérer « que les systèmes sociaux hors des bases chrétiennes, seule source capable de transformer l'homme, deviennent fatalement des systèmes de violence et d'esclavage³ ». Les faits ont peut-être montré que sa conviction n'était point arbitraire ! Mais il pensait d'ailleurs que l'expérience n'en pourrait pas être poussée jusqu'au bout. A la base de l'entreprise, il y a encore trop d'utopie ! Supposons en effet que la vieille société soit abolie et que la nouvelle commence à s'édifier : « il en résultera de telles ténèbres, un tel chaos, quelque chose de si grossier, de si aveugle

(1) *Op. cit.*, t. II, p. 91-93.

(2) Dostoïevski s'est peut-être souvenu que Bielinski appelait lui-même son amour de l'humanité un « amour selon Marat ». Il disait encore : « Si j'étais tsar, je serais tyran ! » Cf. Berdiaev, *Problèmes du communisme*, p. 60.

(3) Evdokimoff, *op. cit.*, p. 355. Cf. les critiques adressées par Proudhon aux systèmes jacobin et communiste.

et inhumain, que tout l'édifice croulera sous les malédictions de l'humanité avant même qu'il soit achevé de construire¹ ».

C'est ici qu'entre en scène le Grand Inquisiteur. Celui-là cet homme qui suscite une foi frénétique dans le troupeau qu'il méprise et qui a le pouvoir effrayant de faire renier Jésus par ceux qui, une heure auparavant, l'acclamaient, est d'une tout autre famille d'esprits que nos révolutionnaires. Il n'a jamais accueilli en son cerveau le moindre atome d'utopie. Il ne commence pas par rêver de « libération ». Voulant lui aussi le bonheur de l'humanité, il en sait dès l'abord les conditions ; il pose nettement l'antithèse : liberté ou bonheur. Ce qu'il reproche précisément au Christ, c'est d'avoir fait confiance à l'homme : pourquoi lui avoir imposé ce fardeau intolérable de la liberté ? Ses assertions tranchantes sont dans toutes les mémoires : « Tu as élargi la liberté des hommes, au lieu de la confisquer : avais-tu donc oublié qu'à la liberté de choisir entre le bien et le mal, l'homme préfère la paix, fût-ce la paix de la mort ?... Tu te faisais de l'homme une idée trop haute ; il est esclave, quoiqu'il ait été créé rebelle !... L'inquiétude, le doute et le malheur, voilà le lot des hommes libérés par tes souffrances... » Si le Christ a échoué, s'il est si communément renié, maudit, qu'il ne s'en prenne qu'à lui-même : « Tu voulais être aimé d'un libre amour : tu as donc préparé ta ruine... » Et, en face de ce verdict, les fières déclarations : « Nous avons corrigé ton œuvre... Les hommes se sont réjouis d'être de nouveau menés comme un troupeau... Nous nous sommes déclarés les maîtres de la terre... »

Le système du Grand Inquisiteur, c'est le véritable, le parfait chigalévisme. Il ne s'arrête pas à la contrainte externe, mais il asservit les âmes. Grâce à lui, les hommes trouvent « un dépositaire de leur conscience ». Le « grave

(1) *Journal d'un écrivain*, 1873 (t. I, p. 348).

(2) *Les Frères Karamazov*, t. I, p. 464.

souci de choisir » leur est épargné désormais ; ils n'ont plus ni à penser ni à vouloir ; en face même de la mort, ils n'auront pas révélation de leur destin : leur euthanasie spirituelle est prévue¹. Pour être heureux, ils sont totalement aliénés. Maintenant la Tour peut s'élever : les fondations sont solides. L'Inquisiteur a creusé jusqu'à la racine de l'être, et tout germe perturbateur a été extirpé. Aussi, les Chigalev et les Verkhovenski avaient beau être « possédés » de démons frénétiques : il ne les considère pas moins comme des enfants. Lui, sans rien perdre de son calme souverain, c'est avec Satan même qu'il a partie liée, avec Satan « l'Esprit terrible et intelligent, l'Esprit de la négation et du néant, l'Esprit profond, éternel, absolu ». Il est prophète de néant, et c'est ce qui fait sa force redoutable. Lui seul peut réussir, parce que lui seul a l'audace d'affronter Dieu comme sa vivante antithèse : qu'est-ce en effet que Dieu, sinon un créateur de libertés ? Lui seul a donc le droit de dire au Christ, lorsque celui-ci veut encore venir se mêler des affaires de ce monde : « Pourquoi viens-tu nous déranger ? » Lui seul peut se proclamer l'Anti-Christ².

Nul doute qu'un des buts, le but principal de Dostoïevski ne soit ici de critiquer l'eudémonisme. Il veut montrer ce qu'emporte avec lui le rêve d'une humanité

(1) *Loc. cit.* : « Ils s'éteindront doucement en ton nom et dans l'au-delà ils ne trouveront que la mort. »

(2) M. Paul Evdokimoff, *op. cit.*, p. 20, a noté que la Légende du Grand Inquisiteur et la Légende de l'Anti-Christ de Soloviev (dans *Trois entretiens*) sont nées dans le même climat spirituel. Cf. Nietzsche, sur *La future caste des souverains* : « Ces maîtres de la terre doivent remplacer Dieu et s'assurer la confiance profonde et sans réserve de ceux sur qui ils règnent. Premièrement : leur nouvelle sainteté, le mérite de leur renonciation au bonheur et au confort. Ils accordent aux plus humbles un espoir de bonheur, mais non pas à eux-mêmes. Ils délivrent les hommes manqués, par leur doctrine de la « mort rapide » ; ils offrent des religions et des systèmes adaptés à la hiérarchie. » (*Ainsi parlait Zarathoustra*, trad. Bentz, appendice, n. 196 ; p. 331.)

« dépouillée de tout caractère tragique¹ ». Nouvelle rencontre avec l'esprit de Nietzsche, quoique les affirmations s'opposent, puisque Nietzsche, pour avoir raison de l'eudémonisme, veut tuer Dieu, tandis que la pensée maîtresse de Dostoïevski est qu'en tuant Dieu dans l'homme, c'est l'homme que par là même on tue. Mais les choses sont moins simples encore. Car, si tout tragique est écarté du « troupeau humain », il n'en va pas de même de ses conducteurs :

Tous les millions d'êtres, ainsi, seront heureux, sauf une centaine de mille ; sauf nous, les dépositaires du secret. Car nous serons malheureux. Les heureux se compteront par millions de millions, et il y aura cent mille martyrs de la connaissance, exclusive et maudite, du bien et du mal²...

En vérité, quel destin plus tragique que celui de ces artisans du mensonge et de la servitude, qui voient en toute lucidité le néant où ils mènent les hommes, où ils s'acheminent eux-mêmes ? Le Grand Inquisiteur, avec le « parti » qu'il associe à son secret et à son œuvre, combine le type du « socialiste » et le type du surhomme, tels qu'ils sont ébauchés à travers les autres romans ; deux fois athée — c'est-à-dire toujours contre Dieu, — deux fois, par conséquent, contre l'homme : dans les autres et en lui-même. Cette figure, si elle est la plus saisissante, est sans doute aussi la plus prophétique de toutes celles qu'engendra le génie de Dostoïevski. Peu importe le décor où il l'a campée. Il croyait vraiment, nous le savons, que le « catholicisme romain » avait « vendu

(1) Evdokimoff, *op. cit.*, p. 285. L'Inquisiteur et ses associés, dit Guardini, « ont reconnu que les hommes devaient être traités comme masse, et que le bonheur qu'ils pourraient atteindre était quelque chose de très moyen ». (Trad. Engelmann-Givord.)

(2) *Les Frères Karamazov*, t. I, p. 275. Dans *les Possédés* (t. 2, p. 82), Pierre Stépanovitch dit de même à Stavroguine : « Dans le chigalévisme il n'y aura pas de désirs. Nous nous réservons le désir et la souffrance, les esclaves auront le chigalévisme. »

le Christ en échange du royaume de la terre¹ ». Cette croyance, d'ailleurs superficielle, lui fournit un symbole, rien de plus. Il était également persuadé que le socialisme, malgré « l'air qu'il se donne de la plus véhémence protestation contre l'idée catholique », en était en réalité « la continuation la plus exacte et la plus droite, l'aboutissement le plus complet² ». Mais ce socialisme du Grand Inquisiteur ne ressemble guère à celui que l'histoire lui montrait déjà dans ses premiers protagonistes, ni à celui qu'il avait dépeint dans *Les Possédés* en prenant son point de départ auprès des terroristes russes. Il est autre chose que leur conséquence, bien qu'il coïncide en partie avec elle. Ce socialisme-là ne veut pas être l'héritier des doctrines révolutionnaires que le XIX^e siècle a connues. En les relayant, il les renie. Il en rejette les illusions. Son allure positiviste est remarquable. Le Grand Inquisiteur et ses associés ressemblent comme des frères à ces « serviteurs de l'Humanité » dont rêvait Auguste Comte ; « dignes ambitieux » qui « s'emparent du monde social non d'après aucun droit, mais d'après un devoir évident », en vue d'organiser l'« ordre final³ ». Le pouvoir qu'ils instaurent se présente aussi comme étant d'abord l'œuvre d'une volonté de puissance. Ceux qui le réaliseront sont une race de Maîtres..

Pour établir l'ordre nouveau, ils songent d'abord à leur domination : « Nous nous sommes déclarés les maîtres de la terre » ; il faut qu'ils achèvent leur conquête : « nous atteindrons notre but, nous serons

(1) *Journal d'un écrivain*, t. II, p. 177. Cf. Chatov à Stavroguine, *Les Possédés*, t. I, p. 242 : « Selon vous, Rome prêchait un christ qui avait cédé à la troisième tentation du diable. »

(2) *Journal d'un écrivain*, t. III, p. 12. Dostoïevski parle plus précisément du « socialisme français », parce que c'est en France que le socialisme a pris naissance, de même que c'est la France qui représentait surtout, jadis, l'idée catholique. Ses dons n'étaient pas ceux de l'historien, ni de l'observateur impartial.

(3) Auguste Comte, 27 Dante 63 (11 août 1851) ; *Lettres à C. de Blignyères*, p. 35-36.

César, notre royaume sera déifié » ; ensuite seulement ils s'occuperont de l'humanité, qu'ils méprisent et qu'ils trompent : « Nous penserons alors au bonheur universel. » N'annoncent-ils pas « le temps du mépris » ? — Mais prophétie n'est pas prévision. C'est anticipation spirituelle. Au reste, plus encore qu'au moment où il rédigeait *Les Possédés*, Dostoïevski, lorsqu'il crée l'univers des *Karamazov*, s'affranchit des données immédiates. Il convient de lire ce prophète selon l'esprit de toute prophétie et, sans renoncer à y trouver des signes qui nous aident à interpréter notre temps, de nous rappeler qu'il nous transmet un genre de vérité dont aucune réalisation historique n'épuise le sens.

Selon le Grand Inquisiteur, l'Humanité est tourmentée par un besoin d'union universelle, et si tous l'accueillent avec reconnaissance, c'est parce qu'ils trouvent en lui, non seulement un maître, non seulement un dépositaire de leur conscience, mais encore « un être qui leur fournit les moyens de s'unir pour ne plus faire qu'une grande fourmilière ». Dostoïevski sait que ce besoin est en effet au cœur de l'homme. Mais il sait aussi que la « four-

(1) Cf. Bernanos : « ...Les dictateurs ne se présentent plus à leur peuple le fouet au poing, ils lui disent : Nous n'en voulons à rien qui te soit réellement utile, nous n'en voulons qu'à ton âme. Consens à nous, comme tu consens aux autres nécessités de la vie ; ne discute pas notre droit, laisse-nous juger à ta place du bien et du mal. Donne-nous ton âme une fois pour toutes, et tu t'apercevras bien vite qu'il ne t'en a coûté qu'un sacrifice d'amour-propre, qu'elle t'était une charge au-dessus de tes forces, un luxe ruineux. Renie ton âme, et, dispensé ainsi de te gouverner, nous t'administrerons comme un capital, nous ferons de toi un matériel si efficace, que rien ne pourra y résister. Les hommes sans conscience, groupés en colonies comparables à celles des termites, auront facilement raison des autres. La Bête humaine, industrieuse et sagace, soigneusement sélectionnée, selon les meilleures méthodes, ne fera qu'une bouchée du pauvre rêveur qu'on appelait autrefois l'homme moral, assez sot pour payer d'épreuves sans nombre la vaine gloire de se distinguer des animaux par d'autres qualités qu'une ruse et une cruauté supérieures. Toutes les richesses de la terre appartiennent d'avance à ceux qui se seront engagés les premiers dans la nouvelle voie, qui auront les premiers renié leurs âmes... »

milière », « la grande fourmilière uniforme » n'en est point la satisfaction. C'est qu'il n'y a d'union digne de ce nom qu'entre personnes, et qu'il n'y a pas de personne sans liberté, comme il n'y a pas de liberté sans Dieu. Les bêtes du « troupeau » ne sont point unies. La loi d'un monde qui rejette Dieu est une loi de fractionnement et d'isolement sans merci, d'autant plus accusée que les liens sociaux forment un réseau plus serré. « En ce siècle, tous se sont fractionnés, chacun s'éloigne de ses semblables et les éloigne de lui ; au lieu d'affirmer leur personnalité, tous tombent dans une solitude complète ; ainsi « les efforts des hommes n'aboutissent qu'à un suicide total ». « Cet isolement terrible prendra certainement fin un jour », mais ce jour sera celui où le signe du Fils de l'Homme apparaîtra dans le ciel...

Au messianisme terrestre, Dostoïevski oppose donc l'apocalypse chrétienne ; aux rêves d'un paradis situé dans l'avenir humain, l'espérance du Royaume de Dieu. Nous savons les interprétations d'un conservatisme trop facile que, sur le plan politique et social, une telle pensée peut recevoir. Nous savons que Dostoïevski, comme publiciste, y inclinait le premier. Mais ce n'est pas ce qui nous intéresse ici. Nous n'écarterons pas une vérité par crainte de ses abus, ou par méfiance des conditions psychologiques qui ont pu en favoriser l'éclosion. Aussi bien ne s'agit-il pas ici d'adhésion, mais d'intelligence, Dostoïevski ne peut être compris qu'en profondeur.

Sous un autre aspect encore il dénonce l'utopie socialiste. Cette Tour de Babel, à supposer que jamais elle s'élève, à supposer qu'elle offre enfin une demeure habitable, au nom de quoi me contraindre aujourd'hui à m'ensevelir dans ses fondations ? Chaque génération en vaut une autre, et la cité future ne saurait m'intéresser comme m'intéresse un Royaume éternel. « Je ne veux pas

(1) *Les Frères Karamazov*, t. I, p. 317.

que mon corps avec ses souffrances et ses fautes serve uniquement à fumer l'harmonie future », dit Ivan : et dans sa révolte il a raison, si cette harmonie n'est que future¹. La même protestation éclate, véhémence, chez Dolgorouki, le héros de *L'Adolescent* :

Peut-être que je voudrai servir l'humanité et que je la servirai, peut-être même dix fois plus que tous les prêcheurs. Seulement je ne veux pas que personne exige de moi ce service... Je veux que ma liberté reste entière, même si je ne bouge pas le petit doigt... Et pourquoi donc devrais-je aimer mon prochain ou bien votre humanité future, que je ne verrai jamais, qui ne me connaîtra pas, et qui à son tour disparaîtra sans laisser ni traces, ni souvenirs (le temps ne fait rien à l'affaire), lorsque la terre se changera à son tour en un bloc de glace et volera dans l'espace sans air avec une multitude infinie d'autres blocs semblables, ce qui est bien la plus absurde des choses qu'on puisse imaginer²?

Le même roman de *L'Adolescent* nous présente un rêve, où Dostoïevski exprime une fois de plus son sentiment sur la société sans Dieu. Contrairement à tant d'autres pages de son œuvre, si dures, si mordantes et amères, celle-ci est d'une grande douceur en sa mélancolie. Point de sarcasmes, point d'invectives, mais une tendresse émue et triste, qui fait songer aux plaintes de Jésus sur Jérusalem, contrastant avec les violences des textes apocalyptiques. Versilov s'adresse à son fils, le jeune Dolgorouki, dont nous venons d'entendre le cri de révolte. Il lui dit comment les hommes ont chassé Dieu, dans un horrible combat. Maintenant « l'accalmie est venue et les hommes sont demeurés seuls, comme ils le voulaient ; la grande idée d'autrefois les a quittés, la grande source d'énergie qui jusqu'ici les a alimentés et réchauffés s'est retirée, comme le soleil majestueux du tableau de Claude Lorrain — mais maintenant c'était le dernier jour de l'humanité. Et tout à coup les hommes ont compris qu'ils

(1) *Op. cit.*, t. I, p. 258.

(2) *L'Adolescent*, p. 55.

sont restés complètement seuls, ils ont senti brusquement un grand abandon d'orphelins ». Versilov n'a jamais pu se figurer les hommes ingrats et abêtis. Devenus orphelins, que vont-ils faire, sinon se serrer les uns contre les autres, se prendre les mains, comprenant que désormais ils sont tout les uns pour les autres ? Avec Dieu, l'immortalité les a quittés. Dès lors, « tout ce grand excès d'amour » qui s'en allait vers l'au-delà ne va-t-il pas trouver son objet sur la terre ? Ne vont-ils pas tous travailler les uns pour les autres et se consoler mutuellement en donnant chacun tout à tous ? Versilov poursuit son rêve :

Chaque enfant sentirait que tout homme sur terre lui est un père et une mère. « Que demain soit mon dernier jour, se dirait chacun en regardant le soleil couchant, peu importe : ils resteront, et après eux leurs enfants » ; et cette pensée qu'ils resteront, continuant à s'aimer et à trembler les uns pour les autres, remplacerait l'idée de la rencontre d'outre-tombe ! Oh ! combien ils se hâteraient d'aimer pour étouffer le grand chagrin de leur cœur ! Ils seraient fiers et hardis pour eux-mêmes, mais timides pour les autres ; chacun tremblerait pour la vie et le bonheur de chacun. En se rencontrant ils se regarderaient d'un regard profond et plein d'intelligence, et dans leurs regards il y aurait de l'amour et du chagrin¹.

... Hélas ! ... Versilov, ou plutôt Dostoïevski, interrompt son rêve. Il comprend tout à coup que ce n'est qu'une fantaisie « et des plus invraisemblables ». Ailleurs il a vu ce que deviennent les hommes orphelins. C'est un rêve aussi, un rêve de Raskolnikov à l'hôpital du bagne — et celui-là est tout à faire dans sa manière la plus habituelle. Dans une nuit de délire, Raskolnikov-Dostoïevski a vu un fléau inouï s'abattre sur l'Europe :

Certains parasites d'une espèce nouvelle, des êtres microscopiques, avaient fait leur apparition, élisant domicile dans le corps des gens. Mais ces animalcules étaient des esprits doués d'intelligence et de volonté. Les individus qui en étaient affectés devenaient fous furieux à l'instant. Mais jamais, jamais les hommes ne s'étaient crus aussi en possession de la vérité que ne croyaient

(1) *Op. cit.*, p. 438-439.

l'être ces affligés. Jamais ils n'avaient cru davantage à l'infailibilité de leurs jugements, de leurs conclusions scientifiques, de leurs principes moraux et religieux. Des villages entiers, des villes et des nations entières étaient contaminés et perdaient la raison. Tous étaient dans les transes et ils ne se comprenaient plus les uns les autres. Chacun croyait posséder seul la vérité et discerner ce qui était le bien et le mal. On ne savait qui condamner, qui absoudre. Les gens s'entretenaient sous l'empire d'une colère absurde... Des incendies s'allumèrent, puis ce fut la famine... La peste faisait rage et s'étendait de plus en plus. Dans le monde entier, quelques-uns seuls pouvaient être sauvés : c'étaient les purs et les élus, prédestinés à rénover la terre ; mais personne nulle part ne prenait garde à ces hommes, nul n'entendait leur voix¹...

Telle doit être à peu près la vision qui vint troubler Versilov et le fit s'interrompre. Mais cet homme énigmatique, tour à tour violent et doux, ardent et détaché, sceptique et croyant, cet homme qui « portait en son cœur l'âge d'or et connaissait l'avenir de l'athéisme² », retrouve une raison d'espérer dans une dernière vision qu'il confie encore à son fils. Non, les hommes orphelins n'ont pas pris noblement leur malheur, et celui-ci est décidément sans remède... Cependant,

...j'ai toujours terminé mon tableau par une vision, comme chez Heine, du « Christ sur la Baltique ». Je n'ai jamais pu me passer de Lui. Je ne pouvais pas ne pas Le voir enfin, parmi les hommes devenus orphelins. Il venait à eux, tendait vers eux les bras et disait : « Comment avez-vous pu m'oublier ? » Alors une sorte de voile tomberait de tous les yeux, et retentirait l'hymne enthousiaste de la nouvelle et dernière résurrection...

Comme Nietzsche, en même temps que lui (*L'Adolescent* est de 1875, *Le Gai Savoir*, de 1882), Dostoïevski a vu le soleil divin se coucher sur l'horizon de notre vieille Europe. Il n'a pas célébré cette nuit comme un triomphe. Mais il n'a pas non plus désespéré. Il a cru que l'Europe reviendrait au Christ.

(1) *Crime et Châtiment*, t. II, p. 556-557.

(2) *L'Adolescent*, p. 448.

III

Le palais de cristal.

Cependant l'athéisme se défend bien. Il s'est construit un palais de cristal, où tout est lumière, et en dehors duquel il a décidé qu'il n'y avait rien. Ce palais, c'est l'univers de la raison, tel qu'ont achevé de le constituer la science et la philosophie modernes.

Dostoïevski n'était pas l'homme presque inculte qu'on a quelquefois tendance à nous montrer. Il n'a pas confondu Kant et Claude Bernard¹ ! En Sibérie, dès qu'il est sorti du bagne, nous le voyons étudier la philosophie avec son ami Vrangél ; il écrit à son frère pour lui demander la *Critique de la raison pure*, il projette de traduire Hegel². Vellétés, mais qui ne sont point d'un ignorant. Plus tard, il posséda dans sa bibliothèque de nombreux ouvrages de philosophie et il devait prendre intérêt aux conférences de Soloviev³. Sans être aucunement un spécialiste, il a très bien su dégager les principes fondamentaux de la pensée de son siècle. Ce qui en a fait douter, c'est que la critique qu'il en institue n'est pas elle-même d'ordre scientifique ou philosophique. Aussi savants et philosophes sont-ils tentés de hausser les épaules : en quoi

(1) Comme semble le dire Léon Chestov, *Les révélations de la mort*, p. 110.

(2) Cf. Evdokimoff, *op. cit.*, p. 380, note.

(3) Anna Grigorievna, *op. cit.*, p. 358. Depuis 1873, le jeune philosophe et le romancier étaient liés d'amitié. Cf. à Strakhov, 28 mai-9 juin 1870 : « Je suis faible en philosophie, mais pas dans l'amour que je lui porte ; je suis fort dans l'amour que je lui porte » ; *Les inédits de Dostoïevski*, p. 106.

ils auraient grand tort. Seraient-ils à ce point enfermés dans leur discipline, qu'ils seraient devenus incapables de l'embrasser d'un regard et de la juger ? A vrai dire, Dostoïevski n'attaque ni la science ni la philosophie : il se moque seulement de l'homme qui est devenu leur esclave. Son respect pour elles serait plutôt excessif. Il accepte de confiance l'univers rationnel tel que les savants et les philosophes de son temps le lui présentent. Ce n'est pas son affaire à lui de le discuter. Il est romancier, il n'est pas théoricien. Il ne va pas instituer un débat. Il suppose que, dans leur domaine, les gens du métier savent ce qu'ils disent. Il s'incline devant leur compétence. Qu'on n'attende donc pas de lui une « réfutation » du kantisme ou du positivisme ! Seulement, il constate une chose : c'est que ces systèmes et tous ceux qui leur ressemblent, laissent en dehors d'eux une donnée ; leurs auteurs ont oublié un élément dans leurs savants calculs. Cet élément, cette donnée, c'est l'homme même, en ce qui fait le fond de son être et qui échappera toujours aux déterminations de la science comme il échappe éternellement aux prises de la raison. Et voilà que sous l'effet de cette simple constatation volent en éclats et les catégories, et la loi des trois états, et le déterminisme universel... L'univers rationnel n'est pas simplement l'univers. On avait négligé d'expliquer comment il se fait que ce beau palais de cristal produit, à l'usage, l'effet d'une géôle obscure, et c'est là néanmoins un fait qui demande explication. On ne s'était pas demandé si l'expérience dans les limites de laquelle on enfermait la pensée était bien la seule expérience... C'est à ce talon d'Achille que Dostoïevski blesse l'adversaire. D'un mot, il pose le problème de l'irrationnel. Et s'il est vrai que ce problème apparaît aujourd'hui de toute part comme le grand problème de notre temps, on mesure ici encore l'importance de Dostoïevski dans l'histoire de la pensée.

Le problème est posé d'abord, de la façon la plus cocasse, dans un petit écrit qui précède les grandes œuvres aux-

quelles nous nous sommes uniquement référé jusqu'ici, qui les prépare et qui, en un sens, déjà les explique. *L'Homme souterrain*¹ n'est qu'une nouvelle, d'un pessimisme amer, mais elle débute par un long monologue dans lequel le héros se fait connaître au lecteur. Cet homme est « souterrain », c'est-à-dire qu'il va chercher ses idées dans une région profonde, située bien au-dessous de la zone où s'étalent les créations de la logique et de la raison claire. C'est un malade, évidemment un neurasthénique, et qui ne se prive pas de railler « les gens doués d'un bon système nerveux et qui ne comprennent pas les plaisirs d'une certaine acuité ». Pour ces gens-là, tout est fort simple : ils ne sont pas tentés de révolte, mais s'arrêtent sagement chaque fois qu'ils se heurtent au mur :

Quel mur ? Mais cela va sans dire : les lois de la nature, les exclusions des sciences naturelles, la mathématique. Qu'on nous démontre que l'homme descend du singe, il faut nous rendre à l'évidence, « il n'y a pas à tortiller ». Qu'on nous prouve qu'une parcelle de votre peau est plus précieuse que des centaines de milliers de vos proches, et qu'au bout du compte toutes les vertus, tous les devoirs et autres rêveries ou préjugés doivent s'effacer là-devant : eh bien ! qu'y faire ? Il faut encore se rendre, car deux fois deux... c'est la mathématique ! Essayez donc de trouver une objection².

Et, de fait, il n'y a pas d'objection. « Deux fois deux font quatre » : il faut bien s'incliner. La nature ne nous demande pas notre avis, elle n'a pas à tenir compte de nos préférences, il faut la prendre comme elle est. Ses lois sont nos lois. Quand on se heurte à un mur, peut-on faire que ce soit une porte ? Les hommes sages et bien portants ne tentent pas de chercher plus loin : ils voient le mur, et rebroussement chemin. L'homme souterrain sait bien,

(1) Le titre est difficile à traduire en français. On dit quelquefois : *Mémoires écrits d'un souterrain*, ou d'un sous-sol, mais cela suggère un symbolisme matériel qui n'est pas dans l'ouvrage. M. Halpérine-Kaminski dit : *L'esprit souterrain* ; d'autres : *La voix souterraine*.

(2) *L'esprit souterrain*, trad. Halpérine-Kaminski, p. 146.

lui aussi, qu'il ne renversera pas le mur ; ce ne lui est pas une raison pour se montrer soumis et satisfait :

Mon Dieu ! que m'importe la nature ? que m'importe l'arithmétique, si pour une raison ou pour une autre il ne me plaît pas que deux fois deux fassent quatre ? Je ne pourrai naturellement pas briser ce mur avec mon front, si je n'ai pas les forces suffisantes ; mais je ne me réconcilierai pas avec lui sous prétexte que c'est un mur de pierre et que mes forces n'y suffisent pas. Comme si cette muraille était un apaisement et suggérerait la moindre idée de tranquillité pour la seule raison qu'elle est bâtie sur deux fois deux font quatre⁽¹⁾ !

Deux choses sont mêlées dans cette protestation superbe Dostoïevski s'insurge contre deux sortes d'évidence. La première a pour contenu les vérités qu'on dit imposées par la science, vérités « physiques » et vérités « morales », et qui se résument toutes pratiquement en celle-ci, que l'homme « n'est qu'une touche de piano sous les doigts de la nature ». Point de hasard ni de liberté ! Si donc on veut assurer le bonheur de l'humanité, « il n'y a qu'à bien connaître les lois naturelles : toutes les actions humaines seront alors calculées d'après une certaine table de logarithmes morale au 108.000^e, et inscrites dans un calendrier. Mieux encore : on en fera des éditions commodes, comme les lexiques d'aujourd'hui, où tout sera calculé et défini... Toutes les réponses seront faites d'avance à toutes les questions. Alors sera fondé le Temple du Bonheur, alors... en un mot, c'est alors que sera venu l'âge d'or ». Sur un canevas d'universel déterminisme, la morale utilitaire a tissé son ingénieuse toile, et les doctrines de l'*homo oeconomicus* lui ont prêté main-forte. Le résultat n'est peut-être pas très gai (ceci est une remarque que se permet de glisser l'homme souterrain), mais qu'y faire ? La science ne permet point d'autre idéal. Mais où la science a-t-elle pris, comme toute cette construction le suppose, que l'homme n'agissait jamais que

(1) Nous empruntons la traduction de cette phrase à M. Troyat *op. cit.*, p. 345.

par intérêt ? « Quel enfant, l'auteur d'un tel apophtegme ! » Comme si l'homme était toujours sage ! « Par malheur, l'homme est sot », et c'est ce qui déranger tous les calculs. Il agira contre son intérêt, plutôt que d'abdiquer sa liberté. Son propre vouloir, son caprice, sa fantaisie la plus folle, voilà le plus intéressant des intérêts, et celui-là refuse d'entrer dans les prévisions des savants. « Ce qu'il faut à l'homme, c'est l'indépendance, à n'importe quel prix. » Illusion ? il n'y a pas d'indépendance ? Admettons que le raisonnement par lequel on l'établit soit bon. « Mais il ne satisfait que l'intelligence. » La volonté se refuse⁽¹⁾.

Voici poindre la seconde sorte d'évidence. Contre elle, il ne s'agit plus de contester. C'est l'évidence, pour ainsi dire, à l'état pur, l'évidence formelle, l'évidence du « deux fois deux font quatre ». L'homme souterrain ne s'incline pourtant pas. « Je conviens que deux fois deux font quatre est une bien jolie chose ; mais, au fond, deux fois deux font cinq n'est pas mal non plus⁽²⁾. » Que signifie cet humour ? Ce que Dostoïevski repousse ici, ce n'est pas l'évidence elle-même ; c'est la prétention rationaliste de lui soumettre des régions qui ne sont pas de son ressort ; c'est la volonté d'enfermer l'homme dans « cette contrée ensorcelée où règnent les lois et les principes⁽³⁾ », c'est ce qu'un Berdiaev appellera la « socialisation de l'esprit ». Il veut échapper à l'atmosphère d'« une vie rationalisée jusqu'au bout », il réclame un univers plus large que « le monde rétréci des produits de la pensée pure », il rappelle les droits de la personne spirituelle, qui n'est point une donnée objective sur laquelle mordrait la raison. L'évidence rationnelle est celle de la vie en surface, de cette

(1) *L'esprit souterrain*, p. 152 et 153-158. Cf. Auguste Comte, *Considérations sur le pouvoir spirituel (Opuscules de philosophie sociale, 1883)*, p. 281, dénonçant « la frivolité de ces théories métaphysiques qui représentent l'homme comme un prêtre essentiellement calculateur ».

(2) *L'esprit souterrain*, p. 160.

(3) Léon Chestov, *Les révélations de la mort*, pp. 46-47.

vie où l'homme apparaît en effet comme une fraction de l'universel « deux fois deux font quatre » — mais l'homme souterrain connaît un autre royaume¹ !

On ne saurait nier qu'il nous entraîne avec lui sur une pente dangereuse. L'irrationnel qu'il revendique est sans lien avec le rationnel et, par lui-même, totalement indéterminé. Cependant, nous le verrons, toute détermination n'en restera pas absente, mais pour avoir une échappée sur son domaine, ce n'est pas à cet atrabilaire plein de fiel qu'est l'homme souterrain, que nous aurons à nous adresser. Quant à cette coupure avec le rationnel, nous n'aurions lieu de nous en inquiéter vraiment que chez un philosophe professionnel, dont le rôle est tout de médiation. Que Dostoïevski rende, à ceux qui l'ont perdu par un usage falsifié de la raison, le pressentiment des terres mystérieuses qui sont la vraie patrie de l'homme : alors nous demanderons à nos philosophes d'en retrouver la trace à partir de la raison elle-même².

Usage falsifié de la raison... Mais pourquoi ? Si Dostoïevski ne s'essaye même pas à réfuter les systèmes qui obstruent la voie vers Dieu, c'est qu'il les prend essentiellement pour des faits spirituels, et la psychanalyse qu'il leur applique lui révèle à leur base un refus de Dieu. Le siècle n'est pas athée parce qu'il n'aurait plus trouvé le moyen d'aller jusqu'à Lui. Sa négation procède d'un choix. Comme le surhomme et comme le « socialiste »,

(1) Cf. Evdokimoff, *op. cit.*, p. 131 et 139.

(2) On a signalé aussi une autre tendance, qui n'est d'ailleurs qu'un des aspects de celle que nous indiquons ; tendance russe à « traiter l'absolu comme la négation de tout ce qui est relatif, à nier les couches intermédiaires de l'existence humaine » ; « penchant dangereux », mais provoqué « par la soif de l'ultime et de l'absolu » ; « le rationnel de l'intéresse pas » : Evdokimoff, p. 405. Cf. Serge Persky, *Dostoïevsky*, p. 216 : « Les *Mémoires d'un sous-sol* expriment en axiomes la pensée directrice de Dostoïevsky : l'idée de l'âme nécessairement irrationnelle, à laquelle ne peuvent suppléer aucun savoir, aucune culture. » « L'homme aime à construire, dit l'Esprit souterrain (p. 159-160), c'est certain ; mais pourquoi aime-t-il aussi à détruire ? »

le rationaliste moderne est moins athée qu'antithéiste. Ce troisième personnage, au reste, s'allie souvent au second. La construction du palais de cristal et celle de la Tour de Babel vont souvent de pair. Dostoïevski nous présente un de ces cas dans Rakitine, le séminariste ami d'Aliocha, frotté de science et de mondanité, jeune ambitieux plein de prétention, dont il est clair que la vie monacale n'aura été qu'une étape vers la carrière politique. On sait que ce type du « séminariste » est fréquent dans l'histoire du mouvement révolutionnaire en Russie¹. C'est Mitia, le premier des frères Karamazov, que Dostoïevski charge d'en faire la critique. Mitia n'a point de science et n'est pas un esprit subtil. C'est un « philosophe à la langue liée² ». Il n'a pas très bien retenu les explications de Rakitine ; il simplifie, il s'embrouille... Mais l'essentiel ne lui échappe pas. Le sentiment religieux, qui vient de rejaillir en lui sous l'action du malheur, lui donne une perspicacité aiguë... Rakitine est donc venu le trouver dans la prison où il attend son jugement, accusé d'avoir tué son père. Il lui a confié son dessein d'écrire un article sur lui pour prouver par la science qu'il n'est point coupable, que son acte était fatal, qu'il est une victime du milieu et de l'hérédité ; il lui a parlé de Claude Bernard et s'est lancé dans de longues considérations sur le déterminisme psychologique. Mitia rapporte la chose à Aliocha, venu le visiter à son tour :

— ... Si l'on prend l'ensemble, je regrette Dieu, voilà.

(1) Écrivant à sa femme, les 2 et 11 août 1876, à propos du ménage Elisseiev qu'il a rencontré à Ems et qui lui a déplu par son esprit négateur et son assurance dans l'athéisme, Dostoïevski dit : « C'est un mécontentement de séminariste... Imagine-toi le caractère et l'assurance de ces séminaristes... Les esprits séminaristes nous ont beaucoup nui. » *Lettres de Dostoïevski à sa femme*, t. II, p. 139, 140, 153. Pétersbourg est pour lui « la ville des séminaristes et des scribes », *Les carnets de Crime et Châtiment*, p. 194 ; cf. p. 188 : « Le séminarisme en Russie. »

(2) L. A. Zander, *Dostoïevski, le problème du bien* (tr. fr., 1946), p. 43.

— Que veux-tu dire ?

— Figure-toi qu'il y a dans la tête, c'est-à-dire dans le cerveau, des nerfs... Ces nerfs ont des fibres, et dès qu'elles vibrent... Tu vois, je regarde quelque chose, comme ça, et elles vibrent, ces fibres... et aussitôt qu'elles vibrent, il se forme une image, pas tout de suite, mais au bout d'un instant, d'une seconde, et il se forme un moment... non, pas un moment, je radote, mais un objet ou une action ; voilà comment s'effectue la perception. La pensée vient ensuite... parce que j'ai des fibres, et nullement parce que j'ai une âme et que je suis créé à l'image de Dieu ; quelle sortise ! Mikhael m'expliquait ça, hier encore, ça me brûlait. Quelle belle chose que la science. Aliocha ! L'homme se transforme, je le comprends... Pourtant, je regrette Dieu !

— C'est déjà bien, dit Aliocha.

— Que je regrette Dieu ? La chimie, frère, la chimie ! Mille excuses, Votre Révérence, écarterez-vous un peu, c'est la chimie qui passe ! Rakitine n'aime pas Dieu ; oh ! non, il ne l'aime pas ! C'est leur point faible à tous, mais ils le cachent, ils mentent !

Rakitine n'aime pas Dieu... Voilà le secret de cette débauche scientiste. Dans l'univers qu'il s'est construit, l'homme moderne s'est mis à l'abri de toutes les forces qui jusqu'ici troublaient son existence. Il a exorcisé le mystère. Désormais tout lui est clair, définitif. Il a fini de rêver, il peut organiser son bonheur. Pourquoi cette sensation d'horrible nuit dans la lumière ? Pourquoi son bonheur lui est-il un ennui ? L'homme n'a pu s'exorciser lui-même. Quoi qu'il dise et quoi qu'il fasse, « ses attributs sont calculés sur l'éternité. L'Eros humain, aspiration incessante à l'infini, languit de ne rien trouver sur la terre qui ne lui soit étranger² ». Un lien vivant nous rattache à d'autres mondes : c'est à eux que Dieu emprunta les semences pour les semer ici-bas et « les plantes que nous sommes vivants seulement par le sentiment de leur contact avec ces mondes mystérieux ; lorsque ce sentiment s'affaïsse ou disparaît, ce qui avait poussé en nous périclète »,

(1) *Les Frères Karamazov*, t. II, p. 592-593.

(2) Evdokimoff, *op. cit.*, p. 117.

(3) Enseignements du starets Zossime, *Les Frères Karamazov*,

bientôt « nous devenons indifférents à l'égard de la vie, nous la prenons même en aversion³ ». Bref, Dieu est nécessaire à l'homme.

C'est ce que découvre enfin, sur son lit de mort, le vieux Stépan Trophimovitch, après une vie toute en surface dont il aperçoit soudain la vanité. « Dieu m'est nécessaire, parce qu'il est le seul être qu'on puisse aimer éternellement. » Non, ce n'est pas le bonheur que l'homme cherche, ou du moins ce n'est pas ce bonheur qu'il se forge lui-même en ses temps d'illusion :

Bien plus que d'être heureux, l'homme a besoin de savoir et de croire à chaque instant qu'il existe ailleurs un bonheur parfait et calme pour tous et pour tout... Toute la loi de l'existence humaine consiste en ce que l'homme peut toujours s'incliner devant quelque chose d'infiniment grand. Si l'on venait à priver les humains de cet infiniment grand, ils ne voudraient plus vivre et mourraient de désespoir. L'incommensurable et l'infini sont aussi nécessaires à l'homme que la petite planète sur laquelle il se meut... Mes amis, tous, tous, vive la grande Pensée, la Pensée éternelle, infinie ! Tout l'homme, quel qu'il soit, a besoin de s'incliner devant elle. Même l'homme le plus bête a besoin de s'incliner devant elle. Petroucha ! oh ! comme je voudrais les revoir tous !... Ils ignorent qu'eux aussi renferment en eux cette grande Pensée éternelle¹...

Ils l'ignorent, mais ils ne peuvent s'en passer. L'athée rend hommage à la foi lorsque, contrairement à tout ce qu'il affirme, il cède à ce besoin d'adoration qui est plus profond en nous que l'instinct du bonheur. Affranchi, nihiliste, il est en même temps idolâtre. Tel Verkhonvenski, fils indigne du pauvre Stépan Trophimovitch, qui déclare soudain à Stavroguine, en conclusion du plan de révolution qu'il vient de lui exposer : « Vous êtes mon idole... vous êtes le soleil et je suis votre ver de terre². » Makar

t. I, p. 334. Cf. Clément d'Alexandrie, *Stromates*. Ivan lui-même l'a reconnu : sans la foi en l'immortalité, l'homme n'aura plus « la force de continuer à vivre dans le monde ».

(1) *Les Possédés*, t. II, p. 348 et 349.

(2) *Les Possédés*, t. II, p. 350.

Ivanovitch, le moujik, symbole du peuple croyant, l'a constaté bien des fois : au cours de sa longue existence, il a rencontré beaucoup d'athées ; ce sont gens de toute espèce, mais tous ils enlèvent au monde sa joie et sa beauté ; ce qu'ils disent n'est que des mots ; au fond « chacun vante sa mort ». Cependant « vivre sans Dieu n'est que tourment... L'homme ne peut vivre sans s'agenouiller, il ne le supporterait pas, aucun n'en serait capable ; s'il rejette Dieu, il s'agenouille devant une idole de bois, ou d'or, ou imaginaire ». Et le moujik de conclure, comme s'il avait lu Origène : « Ce sont tous des idolâtres, et non des athées, voilà comment il faut les appeler¹. »... A moins que ce ne soient déjà des croyants : le cas peut se présenter, c'est peut-être, nous l'avons vu, celui de Kirillov. Celui-là se demande s'il est une exception, il est inquiet, et comme embarrassé d'avouer son tourment : « Je ne sais comment c'est avec les autres, dit-il, et je sens que je ne puis faire comme tout le monde. Chacun pense, puis, immédiatement, pense à autre chose. Moi, je ne puis penser à rien d'autre. Je pense toute ma vie à la même chose. » Qu'il se rassure, son cas n'est pas si exceptionnel. Lui-même, en exprimant sa gêne, apporte la solution : si « les autres » ne sont pas comme lui, c'est parce qu'en général, volant de distraction en distraction, ils oublient d'être eux-mêmes ; heureux lorsqu'ils n'ont pas organisé leur distraction pour être plus sûrs de s'oublier ! Sinon, tous le verraient, tous l'avoueraient aussi : Dieu les tourmente²... Lorsque Mitia, sous le coup du malheur, est arraché à la violence de ses passions, lorsqu'il peut rentrer en lui-même, le voilà qui parle comme Kirillov : « Dieu me tourmente, je ne pense qu'à cela. » Et sa pensée est encore celle de Sépan Trophimovitch, celle de Makar Ivanovitch ; elle est celle de l'homme éternel : « Que faire, si Dieu n'existe pas, si Rakitine a raison de prétendre

(1) *L'Adolescent*, p. 348-350. Cf. Origène, *Contre Celse*, l. 2, n. 40.

(2) *Les Possédés*, t. I, p. 121.

que c'est une idée forgée par l'humanité ? Dans ce cas, l'homme serait le roi de la terre, de l'univers. Très bien ! Seulement... qui l'homme aimera-t-il ? A qui chantera-t-il des hymnes de reconnaissance ? » Tous les Rakitine du monde s'évertuent d'ailleurs en vain, avec toute leur logique et toute leur science ou leur demi-science, avec leur soin jaloux de préserver de toute irruption indiscrete le prétendu bonheur qu'ils nous destinent. La vie aura raison de leurs systèmes, et le malheur qu'ils ne sauraient toujours nous éviter fera rejaillir en nous la source de la joie. C'est encore un cri de Mitia, qui va être, demain, condamné aux mines : « Si l'on chasse Dieu de la terre, nous le rencontrerons sous terre !... Nous, les hommes souterrains, nous ferons monter des entrailles de la terre un hymne tragique au Dieu de la joie ! »

Dostoïevski en revient toujours là. Après avoir dit : « Si Dieu n'est rien, tout est permis », voici que l'homme constate : « Si Dieu n'est rien, tout est indifférent », et cette terrible évidence, ce goût de mort dissipe en lui la tentation. L'homme est un être « théotrope ». Battue en brèche de toute part, la foi est indestructible en son cœur. Les athées peuvent aligner des raisonnements impeccables : le vrai croyant ne se trouble pas s'il ne sait comment y répondre, car il a toujours l'impression d'une *ignotatio elenchi*. Tel le prince Muichkine, causant avec l'un d'entre eux au cours d'un voyage. Il admire l'intelligence, le savoir et la parfaite courtoisie de son compagnon de route, qui lui expose longuement ses raisons de ne pas croire en Dieu. « Cependant, ajoute le prince, une chose me frappa : en discutant sur ce sujet, il avait toujours l'air d'être à côté de la question. Et cette impression, je l'avais éprouvée toutes les fois que j'avais rencontré des incrédules ou que j'avais lu leurs livres ; ils m'avaient toujours semblé esquiver le problème qu'ils affectaient de traiter.

(1) *Les Frères Karamazov*, t. II, p. 597 et 595.

Je fis alors part de mon observation à S... mais je dus m'exprimer mal ou peu clairement, car il ne me comprit pas¹. »

Cette observation si fine, et qui porte si loin, Muichkine en fait part à son ami Rogojine, sous le fameux tableau de Holbein. Sur le point de se séparer, au seuil de la maison, ils se sont engagés dans une conversation qu'ils ne se décident pas à briser. La vue du tableau les a troublés tous deux. Rogojine semble estimer que, chez des peuples à la culture avancée, l'athéisme est fatal. Il interroge son ami. Sans le contredire, Muichkine se contente alors d'évoquer devant lui quelques souvenirs récents. Après la rencontre de l'athée en voyage, une heure plus tard, en rentrant à l'hôtel, il rencontra une paysanne avec un nourrisson dans les bras :

C'était une femme encore jeune et l'enfant pouvait avoir six semaines. Il souriait à sa mère, pour la première fois, disait-elle, depuis sa naissance. Je la vis se signer soudain avec une indicible piété. « Pourquoi fais-tu cela, ma chère ? » lui dis-je. J'avais alors la manie de poser des questions. « Autant, répondit-elle, une mère éprouve de joie en voyant le premier sourire de son enfant, autant Dieu en éprouve chaque fois qu'Il voit, du haut du ciel, un pécheur le prier du fond de son cœur. » Voilà presque textuellement ce que m'a dit cette femme du peuple ; elle a exprimé cette pensée si profonde, si subtile, si purement religieuse, où se synthétise toute l'essence du christianisme, qui reconnaît en Dieu un Père céleste se réjouissant à la vue de l'homme comme un père à la vue de son enfant. C'est la pensée fondamentale du Christ. Une simple femme du peuple ! Il est vrai que c'était une mère... Ecoute-moi, Parfione, tu m'as posé tout à l'heure une question, voici ma réponse : l'essence du sentiment religieux échappe à tous les raisonnements ; aucune faute, aucun crime, aucune forme d'athéisme n'a de prise sur elle. Il y a et il y aura éternellement dans ce sentiment quelque chose d'insaisissable et d'inaccessible à l'argumentation des athées².

Rogojine avait donc raison, puisque ce sont les savants qui sont athées et les femmes du peuple qui croient. En ce

(1-2) *L'Idiot*, t. I, p. 396.

siècle, l'Europe est devenue savante. L'Europe perd la foi. Versilov, cet homme plein de songes, contemple avec effroi ce crépuscule, et il entend sonner sur elle un glas d'enterrement. Il pleure sur « la vieille idée » qui s'en va. Mais l'athéisme occidental n'aura qu'un temps. Car « l'homme ne peut vivre sans Dieu¹ », et les pauvres femmes du peuple l'emporteront sur les savants, parce qu'en elles s'exprime, plus simplement mais plus complètement aussi que par la voix de l'homme souterrain, l'élan incoercible de l'âme faite à l'image de Dieu.

(1) *L'Adolescent*, p. 434 et 437-438.